L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 11 AVRIL 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Dennet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. MARDI 11 AVRIL 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

L'EGLISE ET LA DEMOCRATIE,

UN MANIFESTE ELECTORAL DU COMTE DE PARIS.

Nous lisons, dans le *Temps* du 28 mars :

On se souvient du bruit que fit, l'année dernière, un petit volume du P. Maumus, intitulé : *la République et la politique de l'Eglise*. Le P. Maumus préconisait avec force, avant l'apparition de l'Encyclique, la nécessité pour l'Eglise de désarmer devant la République, de l'accepter et de pourvoir pacifiquement sa mission morale et sociale sous ce régime, comme elle a fait sous les régimes antérieurs. Attaqué alors, et très vivement, par ceux d'entre les journaux religieux qui sont plus monarchistes que catholiques, mais confirmé dans son sentiment par l'Encyclique, le P. Maumus publie aujourd'hui un nouveau livre : *l'Eglise et la démocratie*, où il expose avec une chaleur communicative et une loyauté d'accent à laquelle le lecteur sera certainement sensible, toutes les raisons qui doivent incliner l'Eglise à séparer ses cause des causes perdues, telles que la restauration de la monarchie en France.

La thèse du P. Maumus peut se résumer ainsi : en exhortant les catholiques à se rallier à la République, en offrant à la démocratie l'appui et les enseignements de l'Eglise, Léon XIII n'a pas, à proprement parler, innové. Il n'a fait que reprendre et confirmer une tradition. Remontez vous à l'antiquité grecque et romaine ? Vous y trouverez un ensemble d'idées morales, juridiques, politiques, d'où le sentiment de l'égalité est entièrement absent. C'est le christianisme qui prêche l'égalité, c'est sous son influence que l'égalité s'introduit dans les lois ; c'est lui qui, en abaissant, *dans l'ordre spirituel*, César devant Dieu, libère cependant le souverain, en quelque mesure, dans l'ordre temporel sauve à l'individu quelque indépendance vis-à-vis de l'Etat. Regardez vous maintenant à la société gallo-romaine ? Les émancipations qui la transforment peu à peu sont encore le fruit de l'esprit chrétien. De même que l'esprit chrétien est favorable à la liberté, de même la monarchie française, jusqu'à sa transformation en monarchie administrative et absolue, a eu faire leur place aux libertés démocratiques : l'histoire des Etats généraux en témoigne. C'est seulement sous l'*ancien régime* que la monarchie française perd de vue les intérêts démocratiques ; ce serait en s'identifiant avec l'ancien régime que l'Eglise dévierait de sa route traditionnelle.

La Révolution de 1789 a été, conclut le P. Maumus, une *contre révolution* politique, "un retour vers le passé et l'affirmation de maximes tout traditionnelles". D'où il suit que l'Eglise peut, sans se manquer à elle-même, sanctionner le mouvement de 1789. Le P. Maumus est de ceux qui admettent, avec tant d'historiens et de philosophes, que la Révolution française s'est inspirée de l'Evangile et n'a été qu'un grand et glorieux effort pour faire passer quelque chose de l'esprit évangélique dans l'ordre des faits. Si l'Eglise et la démocratie sont faites pour s'entendre, qu'est ce donc que l'Eglise doit prêcher à la démocrat et ? Dans la seconde partie de son livre, le P. Maumus aborde les questions sociales, et là, paraphrasant le plus souvent l'encyclique *Rerum novarum*, il prêche l'esprit de fraternité, en prenant garde de ne pas sacrifier la liberté. Je n'insiste pas sur cette seconde partie, moins nouvelle, et surtout moins significative sous la plume d'un prêtre, que n'est la première. C'est celle-là surtout qui offre un intérêt politique et qui soumettre une manifestation dont il y a lieu de tenir compte pour le moins autant que l'on tient compte des manifestations en sens contraire auxquelles il arrive à des prélats de se livrer.

Sans doute, l'information du P. Maumus est parfois un peu courte ; elle paraît aussi trop récente, et tout le livre sont l'improvisation.

Mais qu'importe ? L'intérêt très réel de la première partie de l'ouvrage réside moins encore dans la thèse historique elle-même que dans l'application qui en est faite aux circonstances présentes. Que l'on pense ce qu'on voudra du point de savoir si réellement la Révolution française est pénétrée d'esprit chrétien : il n'en est pas moins vrai que le P. Maumus la célèbre, la glorifie, qu'il professe pour elle le plus vif attachement et qu'il ne sépare, par conséquent, de ceux qui lui jettent l'anathème, tant à elle-même qu'aux institutions républicaines qu'en sont la conséquence naturelle et nécessaire. Il est à souhaiter que la parole du P. Maumus soit entendue et que le clergé, en renonçant à l'opposition systématique qu'il a faite pendant si longtemps, et qui a eu pour contre-coup des mesures de répression ou de combat, facilite la conciliation et l'entente entre tous les citoyens.

Est-ce à dire, pour cela, que la lutte entre l'esprit d'autorité sur lequel l'Eglise repose et l'esprit de liberté dont la société civile se réclame soit close ? En aucune manière. Cette lutte continue et continuera longtemps encore. Mais le moment est venu de la reporter sur le terrain des idées et des principes, où elle a langui depuis pas mal d'années, tandis qu'elle s'échauffait, au contraire, sur le terrain des faits et dans la vie politique. Faisons une république habitable à tous, à ceux qui croient comme à ceux qui ne croient pas ; dans l'accomplissement de l'œuvre sociale qui s'impose à nos efforts, mettons-nous les uns les autres : il y a tant à faire que ce ne sera pas trop de toutes les bonnes volontés. Puis, dans l'ordre de la science, de la recherche philosophique, travaillons librement, travaillons pour la liberté même de l'esprit humain. Si nous faisons là de nouvelles conquêtes, les retours offensifs du principe d'autorité sous sa pire forme—la négation des droits de la pensée et de la conscience—ne seront plus à craindre. La génération qui nous a précédés a paru prendre pour programme l'indifférence dans l'ordre des idées jointe à l'intolérance dans l'ordre politique. Ayons en un autre, qui sera la tolérance dans la vie pratique et la recherche passionnée de la vérité.—*H. M.*

Dans le *Temps* du 29 :

Il est fort été extraordinaire que l'affaire de Panama ne nous valût point quelque manifestation du comte de Paris. On commençait même à se demander si cette manifestation n'allait pas se produire, et l'on éprouvait comme le vague sentiment d'un retard. Le chef de la maison de France s'est enfin exécuté et les journaux de droite publient la lettre qu'on lira plus loin. Ils la publient sans beaucoup de commentaires ; plusieurs même sans aucun commentaire. Jadis la moindre parole qui tombait des lèvres du prince, les moindres lignes écrites de sa main constituaient un événement pour les fidèles. Faut il voir un signe des temps dans la demi indifférence avec laquelle ils accueillent, aujourd'hui, la révélation des sentiments intimes de M. le comte de Paris au sujet des derniers événements, de ces événements escomptés naguère avec tant d'allégresse par tous les ennemis de la République, et qui, pour continuer la métaphore, pourraient bien ne solder, au contraire, par un *bonl électoral* à son profit ?

Il faut avouer que la thèse de M le comte de Paris est fort ingrate. Elle ressemble trop à la naïve manière de raisonner de nos paysans, qui s'en prennent au gouvernement quand une sécheresse arrive ou quand il tombe trop d'eau. Si le pays vient de passer par une émotion pénible, c'est, dit M. le comte de Paris, la faute de la République. Supposez une monarchie à sa place, et vous n'auriez vu se produire aucun de ces scandales, vous n'auriez va s'étaler aucune de ces misères. M. le comte de Paris en est-il bien sûr ? L'histoire de sa propre maison ne lui fournit elle pas des exemples qui prouvent que sous tous les régimes, et jusque sous le gouvernement d'un prince personnellement fort honnête, les tripotages, les concussions demeurent permis à l'humaine faiblesse ? Accepte-t il pour son compte, pour le compte de son grand-père, le jugement des écrivains qui rendent Louis-Philippe responsable de la corruption de son temps ? Mais à quoi bon remonter si loin ? L'Allemagne, l'Italie ne sont-elles pas, à l'heure actuelle, travaillée des mêmes maux ? N'ont elles pas à rougir de faits analogues ?

Trop confiant dans la vertu du principe monarchique, M. le comte de Paris nous paraît aussi médiocrement informé de l'attitude de ses propres amis. Il reproche à la République d'être impuissante à contenir et à refouler le socialisme. Oublie-t-il donc, ou feint-il d'ignorer, que les boulons de sa cause, qu'un certain nombre de monarchistes, et non des moins qualifiés, sont entrés en coquetterie réglée avec le socialisme ? M. le comte de Paris répéterait, et il n'a pas tort, les compromissions regrettables. N'eût il pas bien fait de mettre ses amis en garde contre ce danger au moment de la campagne boulangiste ? Les reproches qu'il adresse de ce chef aux républicains auraient certes plus d'autorité s'ils ne s'appliquaient rétrospectivement aux monarchistes eux mêmes.

Il n'y a, dans toute la lettre, qu'un passage qui nous paraisse digne d'une entière approbation, c'est celui ou M. le comte de Paris exhorte ses amis à confesser leur foi aux prochaines élections. Oh ! il n'interdit pas les alliances qui pourront paraître utiles "à la défense sociale et à la liberté religieuse".—Léon XIII, il ne faut pas l'oublier, n'a pas précisément sur ce dernier point les mêmes idées que M. le comte de Paris—mais après avoir proclamé la nécessité et la légitimité de ces alliances, l'auteur de la lettre exhorte ses partisans à "faire comprendre au pays" que la monarchie seule saurait lui donner les biens moraux et matériels (?) après lesquels il aspire. Eh bien, voilà qui nous plaît fort ! Nous n'avons jamais cessé de prier, pour notre part, les monarchistes de faire cette petite expérience, très simple, qui consiste à se présenter aux électeurs en leur disant : Votez pour moi, et je vous promets de faire une révolution pour vous rendre un roi ! Nous n'y mettrons pas d'amour-propre : si les monarchistes, sourds à nos exhortations, obéissent à celles de leur prince, nous leur en serons aussi reconnaissants que s'ils nous avaient écoutés nous mêmes.

En attendant, M. le comte de Paris croit devoir associer son fils aux exhortations qu'il adresse à ses amis. Le dirons-nous ? Cette entrée en scène du jeune duc d'Orléans—qui a, d'ailleurs, interrompu son voyage, on s'en souvient, pour revenir dare dare en Europe, et qui comptait peut être, au moins le plus le plus critique des derniers incidents, opérer son petit débarquement au golfe Juan, —cette entrée en scène, si imprévue, si peu conforme aux usages monarchiques, éveille de mélancoliques pensées. Le père se rend compte évidemment que le succès peut tarder à venir, et il reporte sur la vie de son fils l'espoir qu'il avait placé dans sa propre fortune. Si je ne règne pas, il régnera ! Hélas ! pour autant qu'on peut prévoir les révolutions de notre histoire—et il y en aura encore—un semblable sort semble réservé au père, au fils, et comme dit le poète, aux enfants du sang enfants, et à ceux mêmes qui naîtront d'eux :

Et nati natorum, et qui nascentur ab illis...

LOUISIANE.

Le Super Bowl and Farm Journal, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 8 avril :

Enfin, nous avons eu, cette semaine, un temps très favorable à la pousse des plantes. Le thermomètre s'est élevé jusqu'à 75 degrés ; et toute la semaine, il a oscillé entre 60 et 70 degrés.

La canne pousse très rapidement. Les planteurs sont enchantés de la perspective. Le plant et les souches donnent également de grandes espérances.

Le maïs, après avoir quelque temps lutté contre le froid, a enfin pris son essor.

On a déjà commencé à travailler, cette semaine, celui qui a été semé.

Les planteurs de riz sont très occupés pour le moment ils profitent du haut niveau des eaux d'en et sèment leur grain le plus vite possible.

Le sol est, presque partout, en excellent état et les travaux des champs sont très avancés.

Nous recevons de Hasseville la note suivante :

La perspective est très belle ici pour tous les produits de la terre, le maïs vient bien ; il y en a même qui a déjà été travaillé.

On commencera la semaine prochaine l'ensemencement du coton.

La canne, plant et souches donne de grandes espérances.

Le jardinage est un peu en retard ; mais les légumes promettent beaucoup.

Les fruits seront probablement abondants. Les pêchers sont chargés de fruits nouveaux.

Les figuiers et les pruniers promettent beaucoup.

Au premier rang des planteurs qui se signalent par leur esprit d'entreprise, nous devons placer au premier rang M. J. T. Badeaux, du Bas Lafourche, qui a succédé à feu M. François Triche, sur Valentine. Plus tard, il a mis en rapport l'habitation Edna, sur l'autre rive du Lafourche ; il envoyait, de là, ses jus par tuyau à Valentine, pour y être granulés. Plus tard encore, il a acheté à M. Jos. A. Le Blanc, une partie de la propriété Raitabac, puis toute l'habitation Norah. De ces deux habitations les jus seront expédiés également sur Valentine. Cette même usine roulera aussi pour Alma, à MM. Forst et Le Blanc, et pour l'habitation Bonneau. M. J. F. Le Blanc cultive la canne de son côté pour l'expédier à la même usine.

Ladivine, à M. Trasimond Forst, suit le même exemple. C'est ainsi que Valentine est appelée à granuler, cette année, plusieurs millions de livres de sucre.

On va aussi ériger, à Baton Rouge, une grande usine centrale ; ce sont des capitalistes de la Nouvelle-Orléans qui sont à la tête de l'entreprise. Le mouvement est décidément imprimé ; il ne se ralentira plus, grâce aux efforts de la Presse et de la Société d'Agriculture de la Louisiane Centrale.

Un meeting de planteurs a été tenu, à la Banque de Houma, dernièrement, en vue d'établir, dans cette localité, une usine centrale. La réunion était présidée par M. H C. Minor. C'est l'habitation Myrtle Grove qui sera vraisemblablement choisie comme emplacement de cette usine, à laquelle on veut donner d'énormes proportions.

Encore une grande usine centrale qu'il est question d'ériger dans la plus fertile région des Attakapas. Dans ce but s'organise une grande compagnie, à Lac Charles, sous la présidence de Dr Seaman A. Knapp ; le capital est de 1,000,000.

La ligne partira de l'habitation Hunos, paroisse St-Martin, se dirigera vers le Nord, traversant les paroisses St-Martin et St-Landry, jusqu'au Bayou Courtableau et s'étendra au sud en sud-ouest, jusqu'à un point de Louisiana et Western RR.

—Voici le tableau des primes qui ont été réglées pendant le mois de mars :

Louisiane, $1,932,266 87 ; Texas, $34,727 54 ; Floride, $3,454 23 ; Kansas, $1,188 ; Minnesota, $1,900. Total, $1,971,656 24, sur 535 réclamations.

Sur ce montant, $1,970,444,74 ont été payés à la canne, et $51,207 seulement au sorgho. Auparavant, il avait été payé, déjà, $5 211,727 87 ; ce qui fait un total de $7,183,384.11 payés, depuis le 1er juillet 1892 jusqu'au 1er avril 1893.

La canne entre dans ce chiffre général pour $6,599,535, la betterave, pour $504,745, le sorgho pour $19,008 ; et le sucre d'érable pour $60,094.

Le moulin à riz de Lac Charles va bientôt commencer ses opérations ; presque toutes les machines sont installées. La compagnie a déjà un approvisionnement de 110,000 barils de riz brut.

—Les officiers et directeurs de la fabrique d'huile de la Rivière Rouge ont pris la détermination de raffiner leur huile de coton. Un Français récemment arrivé et possesseur d'un procédé aussi rapide que bon marché, a été chargé du département de la raffinerie. Il va falloir augmenter considérablement le personnel de l'établissement, de la prospérité duquel profitera considérablement la paroisse Rapides. On compte même ajouter à la fabrique une fabrique de savon.

Des découvertes toutes récentes ont prouvé que l'on peut faire du caoutchouc de première qualité avec l'huile, et que l'on peut en tirer du sucre plus doux que celui qui provient de la canne et de la betterave.

—Dans la paroisse Lafayette, la culture du coton décroît considérablement ; on la remplace par celle de la canne, dont on a planté, cette saison, 2,500 acres.

—Nos fermiers, dit l'*Américain*, de Lac Charles, sont très occupés. On sème, à force, le riz et d'autres produits, à l'exception du coton. Les jardins sont en bon état et les légumes, ainsi que les fruits, y poussent rapidement.

Dernièrement, un fermier du Nord était ici. Il est resté étonné des ressources qu'offre notre paroisse ; il est retourné, en toute hâte, dans son pays, pour y chercher sa famille. Il a l'intention de faire du jardinage en grand.

LA CAPTATION.

NOUVELLE INÉDITE.

La vieille Marthe est venue m'éveiller :

—Votre oncle va mourir !

Je suis descendu. Me voilà de nouveau devant cet entrebâillement de porte d'où j'épie depuis deux jours l'agonie de celui qui m'élève, qui fut si tendrement mon tuteur. Il m'a banni de sa présence. Il a exigé que je ne sois pas admis au château—sans motif, sans offense, simplement *parce qu'il m'a dégénéré pour Elle !*

Elle ! Je la vois circuler, dans la chambre du moribond, à cinq pas de moi. Elle règne en souveraine. Elle se *dévoue* au malade ! Elle obéit à chacune des demandes du docteur qui veille en même temps qu'elle. Je ne perds pas un seul de ses mouvements. Une haine effroyable me brûle les veines, mêlée d'angoisse, d'humiliation, de dégoût. Puis, une douleur affreuse, un immense accablement :

—Ah ! la canaille ! Ah ! l'ordure ! *Elle* est belle et profonde dans la lueur incertaine, son visage rayonnant comme les nymphées pâles parmi les feuilles assombries. Mais je l'abore en raison de sa grâce même, pour l'usage infâme qu'elle en a fait, pour s'en être servie comme l'assassin de son couteau, comme le voleur de son crochète.

Et les souvenirs se lèvent dans mon âme, telles des nuées dans le vent d'ouest.

Je la revois, installée chez le vieillard, à mon retour d'Allemagne. J'entends encore mon oncle me dire :

—C'est sa fille de mon vieux Sénart... Mort ruiné, le pauvre bougre.... J'espère qu'on me permettra de lui constituer une petite dot.... Tu n'en seras pas moins millionnaire !

D'humeur altière et taciturne, le regard mystérieux comme les étangs d'automne, avec son teint merveilleux sous le sombre feu de la chevelure, elle n'était pas accueillante, la réfugiée. Elle me reçut fièrement. Malgré cela, elle m'alla droit au cœur. Son pas me faisait tressaillir ; sa silhouette fine, sous la féerie des poitiers argentés par les nuages, m'accablait de délice.

Au bout d'un mois, j'aurais donné pour elle le ciel et la terre. J'osai le lui dire, lui demander sa main. Elle refusa sans hésitation :

—Jamais !

Ah ! ce "jamais." C'était un cri de fin de monde ; les peuplier vacillaient sur les eaux mettellement de ciel ; la somme et délicate fille m'apparaissait comme un de ces mystères cruels que symbolisent les légendes. Elle me brisa le cœur, mais je la crus nette, haute, impeccable. Je lui dis avec douceur :

—Vous aurez pu me ménager....

—Ceurait été moins efficace !

Je ne sais quelle grandeur barbare émanait de cette franchise que j'admirais, comme un sentimental imbécile de vingt-deux ans !

Je sais aujourd'hui ce que cachait la fille aux yeux profonds ! Je comprends son silence, son froid accueil, son refus insultant—déjà elle était sûre de son affaire, déjà elle savait qu'elle me spoliait de ma fortune. Et dire que, durant ces deux jours, je ne lui ai pas même crié mon mépris ;—dire que je me suis contenté de l'éviter, de ne lui pas parler. Elle doit bien rire du jeune crétin !

A cette pensée, la rage me domine, je suis sur le point de franchir la portière. Mais les paroles du docteur bourdonnent dans mon souvenir :

—Voulez-vous tuer notre malade ! C'est l'affaire d'une minute.... Une émotion vive, une surprise—et crac !

Ainsi, la nature même se déclare en faveur de la spoliatrice !..... De nouveau, je la regarde. Elle est penchée vers le lit, elle garde son attitude de vierge hantaine, cette expression mystérieuse qui m'avait pris le cœur, cette beauté dont elle est armée pour l'ignominie !...

En ce moment, le vieillard s'agite, gémit comme un petit enfant. Mon cœur s'émeut, j'ai pitié. Mais sa voix s'élève :

—Laure !

Je le méprise alors, j'exècre sa stupidité, son lâche et vil amour pour l'étrangère. Je sens que j'ai le droit de le haïr parce que rien de noble, rien de généreux ne justifie son abandon.

Le docteur fait un geste, j'entends un chuchotement confus, puis un cri :

—J'étouffe !....,Ah !.....Je.....

Un atroce silence—je ne sais quel souffle d'épouvante—puis un râle—et de nouveau le silence.

Puis le docteur qui se penche, écoute, ausculte. Enfin, une voix basse :

—Il est mort !.....

Elle cache son visage entre ses mains ; je m'avance, je veux crier quelque chose. Un puéril sentiment de respect me tient en silence—et c'est elle qui dit la première :

—Je désire vous parler....

Ses yeux sont pleins de larmes ; mais sa voix est ferme. Il me semble qu'elle me brave.

Pourtant, je sonnée, je la conduis dans la chambre voisine. Et nous demeurons une minute à nous observer, taciturnes. C'est encore elle qui reprend :

—J'ai à m'excuser de ne pas vous avoir fait appeler plus tôt.... Votre oncle refusait absolument de vous voir, et, dans son état, je n'avais qu'à obéir.... C'était, du reste, l'avis catégorique du docteur... Croyez que je le regrette !...

—Je le *crois !* dis-je, avec un rire injurieux.

Elle me regarde bien en face—ses yeux étincèlent—elle osera de plaiper :

—Vous vous repentirez de ce rire ! fit, elle avec hauteur.... Il est lâche !.... Votre devoir de galant homme est de m'écouter tout d'abord.....

Je fus frappé de son attitude, bien que je crusse y voir une duplicité de plus ; je répondis avec gravité :

—Soit !..... Je vous écoute....

Elle reprit avec véhémence :

—Je sais que vous croyez que j'ai intrigué auprès de votre oncle.... je sais que vous me croyez coupable d'avoir détourné son esprit de vous.... et d'avoir capté son héritage.... Je sais que vous me croyez avide, mensongère, intriguante, infâme !..... Et tout cela est pourtant faux !

—Alors, vous n'êtes pas héritière ? demandai-je avec une ironie triste.

—Si, monsieur, je suis héritière !..... Mais je n'ai rien fait que la plus scrupuleuse délicatesse réprouve !..... Tant que j'ai pu demander, sans danger, que votre oncle vous rappelle, je l'ai demandé..... C'est seulement quand le docteur m'a prié de cesser mes instances que je me suis tue..... Votre oncle était mon bienfaiteur—il m'avait sauvée de la misère—je ne pouvais agir que selon les devoirs de la reconnaissance, et lorsqu'il a été pris de l'étrange folie de me préférer à vous, je n'avais plus qu'à m'incliner : il était trop malade pour qu'on le contrarie.....

—Mais vous héritez ! reprit-je avec la même ironie inélancolique.

—J'hérite.... et puis !

Son regard, son ardent et sombre regard ne se détournait pas un instant de mon visage. Je m'écriai :

—A ma place que croiriez vous ?....

—Ce que vous allez croire !

Elle retira un petit portefeuille de son corsage et me le tendit :

—Pardonnez au vieillard..... il est enfantin : cette preuve de son délire !

Je demeurai immobile. Mes mains tremblaient. J'entrevoyais confusément l'horreur de ma méprise :

—Que voulez vous dire ? balbutiai-je enfin.

—Le testament est là..... je vous le remets, comme au seul héritier de votre malheureux oncle....

Le cœur me défaillit. Je m'appuyai au mur, couvert de suer, étouffant de honte et de nervement, n'osant plus regarder celle que j'avais ignominieusement accusée.

Après une minute, la force me revint, je sentis ma tête se remplir de sang, je m'écriai d'une voix suppliante :

—Pardonnez-moi.... reprenez ce portefeuille.... j'aimerais mieux mourir que d'accepter l'héritage dans ces conditions....

—Et moi, s'écria t-elle avec véhémence et dédain, croyez vous donc que je veuille me souiller d'un vol ?.....

—Je vous ai méconnue ! m'écriai-je avec égarement.... Je me suis conduit comme une brute.... je suis un misérable imbécile !

—Qu'importe !.... Nous ne nous verrons probablement jamais plus !

Elle parlait avec douceur, d'un air de détachement et de lointain, mes beaux yeux fixés sur le vide—et à présent, je savais *réellement* qu'elle était "nette, haute et impeccable." Une épouvante affreuse me saisit, pleine d'adoration et d'humilité :

—Misère ! murmurai-je. Que me fait cet argent !.... Le recevoir de vos mains, ce m'est le pire des supplices.... Je n'en veux pas !.... Le recevoir de vous, qui m'avez si durement rejeté..... de vous, qui me dédaignez avec cette humiliante douceur..... je me sentirais avili pour toute la vie !

—Que dites-vous ! Avili, parce que je vous rends votre bien ? Parce que je refuse de tirer profit de l'égarement d'un malade.....

Elle avait fait un pas en arrière, et le seul mouvement de sa robe, et le jeu des lueurs sur sa chevelure nocturne, et la grâce de sa bouche sérieuse m'accablèrent :

—Mon Dieu ! pourquoi n'avez-vous pas accepter mon amour ? pourquoi m'avez vous repoussé de votre vie ?.....

—J'étais une pauvre fille..... reconnaissance ! Et votre bonté, et cette confiance en vous écoutant.....

—M'aurez vous donc écouté, fis-je avec exaltation, si vous eussiez été riche ?

Elle baissa les paupières. Elle demeura une minute dans l'indécision. Puis, les longs cils se relevèrent :

—Je crois qu'oui ! dit-elle.....

Son exaltation redoubla, les paroles me manquèrent, je ne puis que balbutier :

—Mais alors.... vous pourriez.... encore.....

Elle me fit signe de garder le silence :

—Laissez-moi réfléchir.

Nous nous tûmes. Je la regardai comme jadis je regardais les saintes images dans la chapelle. Je retenais mon souffle—il me semblait être à la limite du monde, dans un endroit sacré où allait s'accomplir un miracle

—Aujourd'hui, dit-elle, je crois que j'aurais le droit de vous écouter : mon refus si mon acceptation ne dépendraient plus que de mon penchant.....

Je me rapprochai d'elle. Je grelottais comme par un grand froid :

—Prenez donc ma vie on refusez-là !

—Je ne la refuse pas ! fit-elle avec douceur.....

Elle sourdait, souriant avec une bonté délicate, et aussi la subtile ironie féminine :

—Et je ne l'aurais jamais refusée..... si..... Car si vous m'avez aimée vite, je n'ai pas été lente à vous aimer non plus !

Je n'avais plus conscience que d'une merveilleuse suavité. Je pris les mains de Laure, je les baisai humblement. Elle me tenait à distance ; elle me fit souvenir de la gravité de la Mort présente, que l'oubliais trop en vérité Le ton de notre causerie s'abaissa. Mais il y avait en moi l'oubli du sépulcre, l'ardente jeunesse qui prend au pari de vie et de bonheur au milieu des cataclysmes !.....

C'est ainsi que fut capté mon héritage.

J. H. ROSNY.

GONZALES & LAUDUMIEY

Entrepreneurs de pompes funèbres

CHEMIN DU BAYOU 170.

Près Esplanade. Téléphone 479.

La maison exécute avec soins et célérité tous les travaux de son ressort qui lui sont confiés : embaumement, enterrement, etc.

Elle fournit les deuils des veuves pour visites, promenades, soirées, mariage, etc.

Elle loue des voitures Tally Ho pour pique-niques. A toute heure du jour ou nuit, on peut par téléphone transmettre des commandes. Les prix de l'établissement sont d'une modicité extrême. 21fév93—1an

PEMBERTON.—Décédée à New York, le 10 avril 1893, Mme Veuve JOHN PEMBERTON, née Amélie Blache.

PIRON—Décédée hier, à 5 heures P. M. à l'âge de 54 ans, Mme M. J. PIRON, née PHILOMÈNE PAVAGEAU. Les amis et connaissances des familles Piron et Pavageau sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, le 11 avril 1893, à 1 heure P. M. Le corps est exposé au No 344 rue Villeré.

Avis.

Toutes les personnes ayant des réclamations contre Son Bernard Benat ou en succession sont invitées par cet avis à les présenter dans semaine dans les prochains dix jours.

BRIOLLA & AUSTIN.

Avocats pour les exécuteurs.

17 rue Carondelet, N. O., Lne.

11 avril—10j

Parfoldium (ses poison !....)

Merveilleux remède pour toutes maladies de la vigne et des arbres fruitiers.

Poison destructeur des poux des bestiaux ainsi que des insectes et des vers qui ravagent les jardins et les champs.

Le *Parfoldium Extract*, est un désinfectant sans rival, détruisant les puaises, les cognerolles et leurs œufs, les fourmis, etc., etc.

Une boîte d'échantil ou expédiée franco, contre l'envoi de 30 cents à M. F. C. Rossier, Saint Paul, Minnesota.

Agents demandés partout.

11avril—3m

BUVEZ !!!

L'eau minérale effervescente de la Source-d'Abita.

Comme eau de table, elle n'a pas d'égale.—Le remède de la nature pour tous les maux de l'estomac, du foie ou des reins. En vente partout.

30 sept—1 an sam dim

LEON C. DAVID, Pres.

L. P. BOUBY, Secretary Manager,

THE DAVID M'FG CO. LTD.

Gelées, confitures moutarde, Worstershire sauce, cornichons, mince meat, compotes, etc.

Spécialité de gelées en pots de temps de 2 livres.

2 avril—2 m Dim Jeqfr

Semence de Riz ! Semence de Riz !

Semence de riz de choix du Mondoran et de la Caroline.

A vendre par JOSEPH BUHLER

Propriétaire du Planters Rice Mill,

16mars—1m 93 rue Decatur.

Ella en a Guéri d'Autres,

Elle vous guérira, est une vraie assertion de l'action de la Salsepareille d'AYER, quand elle est prise pour les maladies provenant d'un sang impur ; mais, en même temps que cette assertion est vraie de la Salsepareille d'AYER, comme des milliers de personnes peuvent l'attester, cela ne peut être véritablement appliqué à d'autres préparations, que des marchands sans principes recommanderont et essayeront de vous en imposer, en vous disant : "juste aussi bonne que celle d'Ayer." Prenez la Salsepareille d'Ayer et seulement la Salsepareille d'Ayer, si vous avez besoin d'un dépuratif du sang et que vous vouliez être soulagé d'une manière permanente. Pendant près de cinquante ans cette médecine a joui d'une grande réputation et a à son actif enregistré un nombre de guérisons, lesquelles n'ont jamais été égalées par d'autres préparations. La Salsepareille d'AYER extirpe les traces des scrofules héréditaires et autres maladies du sang du système et elle a, à bon droit, la confiance du public.

La Salsepareille d'Ayer.

"Je ne puis m'empêcher d'exprimer ma joie pour le soulagement que j'ai obtenu par l'usage de la Salsepareille d'AYER. J'étais affligé de maux de reins pendant environ six mois, souffrant considérablement de douleurs à la chute des reins. En outre, mon corps était couvert d'une éruption de boutons. Les remèdes prescrits ne me firent aucun bien. Je commençai alors à prendre de la Salsepareille d'AYER, et en peu de temps les douleurs cessèrent, et les boutons disparurent. Je conseille à chaque jeune homme ou jeune femme, en cas de maladie résultant d'un sang impur, n'importe depuis combien de temps le cas subsiste, de prendre de la Salsepareille d'AYER." — H. L. Jarmann, 23 William st., New York City.

Elle Vous Guérira.

Préparée par le Dr J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

Magasin du Bon Marché

61.....RUE ROYALE.....61

F. ADRIEN BRUNET

Joaillier, Bijoutier, Horloger,

MARCHAND DE

Montres, Pendules, Orfèvrerie Lunettes, Jumelles Diamants, Cannes à pommes d'or et d'argent, etc.

Achat et échange de vieil or et argent.

Montres et Bijoux de tous genres réparés par des ouvriers de première compétence.

14 déc 92—1an

Scientific American Agency for PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, $3.00 a year ; $1.50 six months. Specimen copies sent free. Address, MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.

Dr J. B. PEREZ,

Depuis 35 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladies de Bright, de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par aucune autre cause.

Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.

Dr Perez Female Regulating Pills—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies.

Prix : $1 par bouteille

DR PEREZ, Bureau 238 rue de Chartres

Près le Dépôt du Fort Esperanza

18 déc 92—1 an

Bureau de New Orleans Water Works Co., 49 et 51 rue Carondelet, Nouvelle-Orléans, 15 avril 1893. A une réunion du Bureau de Direction de cette compagnie tenue ce jour, un dividende semi-annuel de $2.00 par action a été déclaré payable à partir de LUNDI, 10 avril 1893, aux actionnaires à cette date.

R. L. MACMURDO, Secrétaire.

6 avril—1 sem

PORTRAIT

De Sa Sainteté le Pape Léon XIII

PAR T. CHARTRAN.

M. Emile Kivoire invite les catholiques à venir voir les splendides reproductions du portrait de Saint Père qui l'a exposé dans sa galerie de tableaux, No 207, rue Royale, coin Dauphine.

Ces reproductions sont en vente aux prix suivant :

1o Sépia, 16x20..... $1 00

Le même, 22x27..... $2 00

2o Eau forte..... $10 00

9avril—7j

BASILE BARES

FACTEUR DE PIANOS,

84 Rue Royale, Nlle-Orléans

—SEUL AGENT POUR LES—

PIANOS GAVEAU, DE PARIS

Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à time à double répétition, sommiers en fer, équilibre pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont rétabli un un valeur vraie perdu de son réputation.

Accords et réparation de pianos par spécialité.

A vendre

A Mandeville 24 lots de terre premier choix, mesurant 50 pieds de face sur les rues Carondelet et Wéstérton sur 250 pieds de profondeur, le tout neuve française.

Ces lots sont à proximité de lac et du chemin de fer et vendu à ce jour pour la somme de $65 le lot, $15 comptant et la balance $5 par mois.

Mandeville est le pays le plus sain de la Louisiane, à deux heures de la Nouvelle-Orléans.

Communication facile, belle plage, chasse et pêche en abondance.

Nous prions les amateurs de se hâter car bientôt ces lots doubleront de prix.

S'adresser pour visiter et traiter à M. J. B. Baudot, propriétaire au Clos Vergnet, à Mandeville, ou M. P. L. Fourchy, notaire, 31 1/2 Carondelet, Nouvelle-Orléans 4 sept—

Autres terrains à vendre.

Les lots ci-dessus étant presque tous vendus nous mettons en vente 10 autres sur la propriété du Clos-Vergnet même. Ces terres sont plantées de vignes en plein rapport et de jeunes pacaniers. Elles sont entourées de bonnes barrières et mesurent 50 pieds de face sur la grande route de Louisberg, Madisonville, Covington et Abita Springs, sur 100 pieds de profondeur. Elles sont en vente pour la somme de 75, 100 et 125 dollars chacun ; 25 dollars comptant et 5 ou 10 dollars par mois au gré de l'acquéreur.

28 oct—

Avis.

Excursions du dimanche à bon marché sur le New Orleans, Fort Jackson & Grand Isle R. R. Les trains partent d'Algier à 8 A. M., et arrivent à 7.05 P. M. Billets, aller et retour, 50c. 75c. et $1.00.

J. S. LANDEY, Surintendant.

J. S. LANDEY, Agent général pour le Fort et les Passagers.

25 oct—1an et dim

Avis.

Toutes les personnes ayant des réclamations contre Son Bernard Benat ou en succession sont invitées par cet avis à les présenter dans semaine dans les prochains dix jours.

BRIOLLA & AUSTIN.

Avocats pour les exécuteurs.

17 rue Carondelet, N. O., Lne.

11 avril—10j

Agents demandés partout.

11avril—3m

BUVEZ !!!

L'eau minérale eff